

La possibilité du sujet

Jean-Jacques Blévis

Oublierait-on que la psychanalyse ne peut se pratiquer que dans un régime démocratique et de liberté que l'histoire récente et actuelle se chargerait de nous le rappeler sans ménagements. Mais que les libertés politiques réelles conditionnent absolument la possibilité même de la pratique psychanalytique ne doit pas nous détourner d'une question qui pour être cruciale n'en est pas moins difficile à aborder. Il s'agit de la question de la liberté, non seulement en dehors de la psychanalyse, mais en son sein même, à l'intérieur de chaque cure.

Que peut-on attendre d'une psychanalyse?

Ma réponse à cette question s'orientera à partir d'un point de paradoxe, et d'une difficulté qui appelle discussion et peut-être controverse. Elle tournera donc autour de la question de la liberté, en tentant de l'articuler à celles de la nomination et de l'acte.

“Liberté”, voilà un signifiant exposé à toutes les inclinations métaphysiques. Pourtant toute personne qui commence une analyse espère y trouver un gain de liberté. Et pas seulement dans l'allègement des souffrances et de la jouissance qu'il tire de ses symptômes. Non, le paradoxe est plutôt que celui qui engage tant de lui-même dans une analyse et qui en paye un prix élevé, en attend de vivre une expérience subjective inédite qui est tout le contraire d'une attente, mais plutôt la conséquence d'un acte où les places d'objet et de sujet sont subverties.

Convenons qu'il existe un paradoxe à placer en position primordiale un signifiant comme celui de "liberté" alors que la fonction du sujet supposé savoir oriente plutôt vers une prééminence de l'aliénation, d'où le transfert. C'est même l'un des reproches qui est habituellement fait à la psychanalyse. Les analysants s'en font l'écho, de la manière la plus sensible qui soit, lorsqu'ils expriment leur crainte ou leur peur que l'analyse et le transfert à l'analyste ne les enferment dans une relation de dépendance. Et, en effet, nous devons non seulement soutenir le paradoxe du transfert mais aussi en rendre compte théoriquement. Le transfert est d'abord, en un premier temps qui peut être long, ce lien d'aliénation que nous entendons mener avec l'analysant jusqu'à sa transmutation en un autre lien porteur de plus de liberté, et ceci, autant qu'il est possible, jusqu'au bout de l'emprise du symptôme, jusqu'à son point de réel, "après quoi il n'a plus soif", dit Lacan. Il n'a plus soif de sens, ajouterai-je. N'est-ce pas cette visée d'atteindre au plus particulier du symptôme d'un sujet dans la structure – son point de réel d'où toute invention trouve sa ressource – n'est-ce pas de rejoindre ce point qui fait de la psychanalyse une expérience de portée universelle, même si elle n'est pas une science au sens strict?

La question du nom, du nom propre d'un sujet, est une question décisive pour l'analyse. Rappelons que pour Lacan, "le névrosé est au fond un Sans-Nom". Non que le nom propre soit réductible au patronyme ou au prénom d'un sujet, pour autant que ceux-ci répondent d'abord à l'attente du social et du familial, mais l'expérience nous impose ce constat : si l'analyse est poussée assez loin, nul analysant ne peut faire l'économie de sa confrontation à son nom patronymique, celui qu'il porte ou qu'il a perdu, ou qui a été transformé au cours de l'histoire (un récent colloque à Jérusalem s'est réuni autour de cet objet). Cette confrontation ne se rencontre guère de façon directe dans les cures, si ce n'est par la mise en jeu des signifiants primordiaux qui composent la matérialité du nom et que l'on retrouve dans la construction du fantasme fondamental où le nom propre agrafe (*agraphe?*) l'inconscient, pourrait-on dire. Mais parfois

cette confrontation peut se manifester plus violemment; lors de crises de manie, par exemple, où le sujet peut se trouver confronter directement avec son nom propre et le voir se réduire au nom commun. Sur le versant mélancolique, c'est son existence même et son nom qui sont radicalement mis en question.

Avec le nom propre du sujet, c'est l'enjeu de la nomination qui est mis en perspective. C'est notamment par le rapport d'un sujet à son nom que peut-être réinterrogé autrement le surmoi – ce que j'appellerais *"la jouissance qu'il faut" qu'il ne faut pas* : impératif impossible à vivre. J'ai déjà tenté de montrer ce lien dans deux textes¹ où j'abordais, à travers l'écriture de Primo Levi, ce qui avait été mis en jeu pour lui dans le rêve traumatique si insistant qui avait hanté ses nuits à son retour d'Auschwitz. Ce cauchemar réellement atroce mettait à nu un rapport traumatique et littéralement écrasant à son propre nom, Levi. Un nom qui, à la suite du *Lager*, lui était devenu inhabitable, mortel.

Inhabitable, qu'il l'ait toujours été ou qu'il le soit devenu, le nom propre est alors la figure même du surmoi, le plus archaïque qui soit. Lacan indiquait que ce surmoi – "à la fois la loi et sa destruction" - finit "par s'identifier à ce qu'il y a de plus ravageant, de plus fascinant dans les expériences primitives du sujet. Il finit par s'identifier à... la figure féroce, aux figures que nous pouvons lier aux traumatismes les plus primitifs, quels qu'ils soient, que l'enfant a subis." Pour autant, c'est parce que le nom condense les signifiants les plus primordiaux d'un sujet, ceux qui sont pour lui à la racine même du langage, que ce nom le relie à la communauté humaine. Ce lien ne peut vivre qu'à la condition que le premier appel que l'enfant nouveau-né, l'infans, lance vers l'Autre, soit entendu, reconnu, et que, de le lui faire savoir, un Autre le nomme, de ce seul fait. Appel qui, solidairement, selon moi, est le fait aussi bien de l'enfant que de l'Autre qui donne à cet appel une signification qui excède tout sens et qui est, en son fond, un appel à être. Création d'un espace transitionnel d'où toute création de signifiant trouve son lieu et sa ressource. Il lui faut bien être, avant même de pouvoir se désubjectiver, sinon cette désubjectivation, le réduirait à n'être qu'un objet, pur déchet voué au seul non être. Ce premier appel lancé à l'Autre – appel constitué dans cet entre-deux -, porté par la voix de celui qui n'est pas encore sujet, a valeur de *signe* et non encore de signifiant, comme l'est "une bouteille à la mer"², un signe lancé vers l'Autre; une "parole"/signe qui se porte vers "quelque chose qui se tient ouvert, disponible, sur un Tu, peut-être", comme l'énonce Celan. Cette profération, "une parole" sans parole, portée par une voix, est déjà une anticipation de "lalangue" maternelle. J'ajouterai que cette "parole" babil présente un lien mystérieux avec le poème.

Quel rapport entre poème et psychanalyse, direz-vous? C'est seulement dans la mesure où l'Autre reçoit et entend cette première profération – et tout poème n'est-il pas aussi une tentative pour rejoindre et réengendrer la langue à partir de cette première profération ? -, où l'Autre qui n'existe pas trouve son enforme et la reconnaît lui aussi par une adresse de voix, qu'est créé ce signifiant primordial, signifiant binaire ou *vorstellungrepräsentanz* du refoulement primaire : le sujet est certes, par cette reconnaissance, aliéné à l'autre, mais il est déjà un sujet supposé existé

¹ "Reste à transmettre; le rêve traumatique de Primo Levi" , in *Figures de la psychanalyse*, n°6, et "Leggere la vita; Lire le nom?" in *L'Inactuel*, n°13.

² "Le poème peut, puisqu'il est un mode d'apparition du langage et, comme tel, dialogique par essence, être une bouteille à la mer, mise à l'eau dans la croyance – pas toujours forte d'espérances, certes – qu'elle pourrait être en quelque lieu et quelque temps entraînée vers une terre, Terre Coeur peut-être. Les poèmes sont aussi de cette façon en chemin : ils mettent un cap. Sur quoi ? Sur quelque chose qui se tient ouvert, disponible, sur un Tu, peut-être, un Tu à qui parler, une réalité à qui parler." P.Celan, *Le Méridien et autres proses*, Seuil, La librairie du XX^e siècle, Paris, 2002, p.56-57.

pour l'Autre, pourvu d'un pouvoir potentiel de séparation : là réside la fonction de la liberté. À ce titre, le destin tragique du petit Urbinek, que rapporte Primo Levi dans *La Trêve*, en est un témoignage de première importance.

Dans le rapport au nom, c'est cette fonction de la liberté qui est en jeu et liée au mode de constitution du sujet lui-même.

Après avoir affirmé que le désir de l'analyste n'était pas un désir pur, Lacan indiquait, d'une manière qui n'est pas simple à comprendre, qu'en fin d'analyse ce désir est un "*désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir*". Comment pouvons nous entendre autrement que comme une contradiction difficilement surmontable, qu'au terme, le sujet aurait à s'assujettir au signifiant primordial? Qu'est-ce donc l'analyse pour annoncer un tel objectif, alors que tout analysant y est venu pour sortir de ses multiples assujettissements?

Le nom propre du sujet, certes son patronyme mais aussi quelques autres noms, parfois secrets, condense et contient tout à la fois ses signifiants les plus primordiaux. Un nom qui vient métaphoriser cette solitude particulière propre au sujet et que seul ce nom habité comme tel autorise. Dans l'analyse, les rêves de l'analysant, ses fantasmes, actes manqués, oublis, mots d'esprits, sont objets et opérateurs, tout à la fois, d'un dégagement de ses signifiants, jusqu'à une certaine limite réelle qui est le lieu même et le temps de l'invention.

Selon moi, telle est l'expérience que donne la possibilité de vivre une analyse. Toute expérience vraie est une expérience extrême, en ce sens qu'elle est passage à la limite de ce qui n'avait jamais eu lieu. C'est aussi en ce sens que toute analyse est promesse d'une expérience à venir, promesse d'un acte par lequel s'obtient, pour l'analysant, la réalisation d'une expérience subjective menée jusqu'au point de perte et d'oubli de l'objet qui conditionne son avènement de sujet. On ne peut jamais véritablement perdre que ce qui a enfin cessé de ne pas s'écrire. L'objet est oubliable, et d'une certaine façon celui qui aura été le truchement de son advenue aussi, mais le transfert qui l'aura permis, dans son corps réel, qui est le corps de personne, est, lui, inoubliable.

La séparation du sujet nécessite le passage obligé par un temps de désubjectivation. Ce que Lacan indiquait lorsqu'il parlait de "décrotter le sujet du subjectif".

Si, tout comme le nom propre d'un sujet, le signifiant dit primordial, encore parfois nommé "signifiant originel", est un signifiant irréductible à tout sens, c'est alors qu'il est possible de mettre en perspective que, dans l'interprétation, l'important n'est pas tant que cette interprétation soit significative, mais que le sujet voit "au-delà de cette signification, à quel signifiant - non sens irréductible, traumatique – il est comme sujet assujetti." Comme vous le savez, Lacan ajoute un peu plus loin, dans la même séance de séminaire du 17 juin 1964 :

"En tant que le signifiant primordial est pur non-sens, il devient porteur de l'infinitisation de la valeur du sujet, non point ouverte à tous les sens, mais les abolissant tous, ce qui est différent. C'est ce qui explique que je n'aie pu manier la relation d'aliénation sans faire intervenir le mot de liberté. Ce qui fonde en effet, dans le sens et le non-sens radical du sujet, la fonction de la liberté, c'est proprement ce signifiant qui tue tous les sens."

L'analyse met en jeu cette fonction de la liberté. Pas de sortie et de séparation d'avec la mélancolie, pas d'élaboration du deuil, pas de désir de l'analyste, sans cette destitution de tous les sens du signifiant auquel un sujet est assujetti. Ce qui est l'une des seules voies de sortie du "meurtre" – qui peut-être aussi bien "le meurtre d'âme" que le masochisme. Cependant, l'interprétation, l'acte analytique, pris dans son sens le plus tranchant et le plus limité, ne suffisent pas à inscrire l'opération subjective durablement. Il y faut, insiste Freud, du *durcharbeiten*, de la perlaboration.

Il y a là une indication à relancer sur l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de l'acte dans l'analyse, si nous voulons bien ne pas le limiter seulement à ce qui est pourtant l'un de ses temps essentiels: le retour, dans la plus grande surprise des deux protagonistes, d'un signifiant refoulé, et les effets subjectivants qu'il produit. L'on se souvient que Freud terminait son grand texte testamentaire de 1937 sur cette question de l'*unendlich*, sur ce qui faisait obstacle à la terminaison des cures. Ce qui persiste à résister et reste énigmatique a un nom: la pulsion. Il existe dans l'économie de la pulsion quelque chose de sa force, de sa poussée, qui reste immaîtrisable, indomptable. Sans doute est-ce par ce point d'excès, où toute pulsion partielle se révèle, à la limite, participer de la pulsion de mort, que nous le percevons le plus radicalement. Il y aura toujours avec la pulsion quelque chose d'*unendlich*.

Mais dès lors quel autre destin que celui du refoulement pouvons-nous tenter de donner dans la cure à cet indomptable de la pulsion? Même si le terme de "domptage" qu'utilise Freud est porteur dans la langue allemande d'une équivocité qu'il ne présente pas en français: *Bandigung* veut manifestement dire domptage, mais il laisse aussi entendre quelque chose du lien, du nouage, en proximité de sens avec le terme de *Bindung*; quelque chose de symbolique qui ne s'imposerait pas seulement de l'extérieur, et des exigences de la civilisation.

Lacan, qui n'a eu de cesse d'insister sur la portée et la place décisive de l'acte analytique dans l'analyse, aura, lui aussi, même si c'est beaucoup plus discrètement, reconnu que l'acte – pris dans le sens restreint de l'interprétation – à lui seul ne suffisait pas. Pourtant nous savons quelle place primordiale, il aura donné, dans la pratique, à la coupure signifiante, à la ponctuation, aux scissions de séances courtes, voire ultra-courtes.

Il aura relevé cette insuffisance de plusieurs façons, mais sans jamais aborder la question de front. Il n'est pas inutile de souligner en quels termes et en quelle occasion, il l'aura formulée de la manière la plus nette.

Le 24 juin 1964, juste avant de terminer la séance conclusive de son séminaire "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", il n'évitera donc pas la question. C'est une séance extrêmement dense, la plus ramassée de tout le séminaire, et qui a pour objet la fin de l'analyse et la sortie du transfert – en un mot, comment vivre la pulsion au-delà du fantasme fondamental ?

Oui, avec Lacan aussi, nous retrouvons encore et toujours la pulsion à la fin, à la fin du transfert, à la fin de l'analyse...c'est à dire la question du rapport du sujet au réel.

Lacan indique alors la chose suivante:

"Il n'y a qu'une psychanalyse, la psychanalyse didactique – ce qui veut dire une psychanalyse qui a bouclé cette boucle jusqu'à son terme. La boucle doit être parcourue plusieurs fois. Il n'y a en effet aucune manière de rendre compte du terme de *durcharbeiten*, de la nécessité de l'élaboration, si ce n'est à concevoir comment la boucle doit être parcourue plus d'une fois."

Et il ajoute ceci qui n'est généralement pas relevé:

"Je n'en traiterai pas ici, parce que cela introduit de nouvelles difficultés, et que je ne peux pas tout dire, s'agissant ici seulement des fondements de la psychanalyse."

Je ne saurais trop souligner ce que Lacan nomme lui-même de "nouvelles difficultés" au moment même où l'énigme, mais aussi l'insistance du réel, sont situées par lui aussi – je veux dire après Freud – au niveau du rapport du sujet à la pulsion.

Nous pouvons certes penser que la quinzaine d'années de séminaires qui suivirent auront apporté une réponse, une élaboration justement, de cette question. Constatons qu'elle ne sera jamais reprise comme telle. Là aussi, l'entêtement de Lacan à rendre compte de ce qui persistait à ne pas aller dans les cures, l'amènera à ses dernières constructions concernant la place et la fonction du sinthome dans la structure. Il ne s'agit pas seulement d'un nouveau rapport au symptôme, à l'os du symptôme pourrait-on dire, utilisé non pas seulement comme suppléance à

ce qui fait défaut, mais plutôt comme "suppléance – invention" d'un bout de réel; une invention d'un ou plusieurs signifiants prélevés à même le tranchant de réel et transmutés en puissance d'invention, là où le sujet est le plus défaillant. C'est dire que face aux difficultés rencontrées dans la cure, confronté à la résistance du réel pulsionnel, Lacan poussait et repoussait très loin les limites de celle-ci.

C'est ici, me semble-t-il, que se situe la place que nous pouvons accorder à la sublimation, mais une sublimation dont l'acception serait élargie et réélaborée depuis Freud et même depuis Lacan. Une sublimation qui, elle aussi, ne peut s'entendre que dans la perspective d'un acte, en une sorte de redoublement de l'acte qui lève le refoulement, noué étroitement à lui.

D'autant que le grand texte testamentaire de Freud, vous vous en souvenez sûrement (Claude Rabant le rappelait, dans cette même préparation de colloque, la dernière fois), se terminait sur le constat d'un refus, et même d'un rejet du féminin, chez l'homme aussi bien que chez la femme. Peut-on penser une réintroduction et une réinscription, autrement, de la jouissance féminine par la mise en œuvre de la sublimation ?

Nous n'avons pas d'autre moyen que l'appui que nous prenons sur le transfert pour traiter l'indomptable pulsionnel. Transformer, métamorphoser, transmuter les différents destins de la pulsion, implique une action, un acte, qui ne se limite pas au refoulement (et son autre face, le retour du refoulé), pour miser sur la sublimation. Une action, un acte qui vise à nouer ensemble refoulement et sublimation en une mise en tension du féminin et du masculin. Je m'arrêterai donc aujourd'hui sur cette question, laissant, pour une suite à venir, une autre question qui la conditionne et qui est celle de la transmutation que doit connaître, dans l'analyse, l'amour de transfert pour devenir, comme amour plus réel cette fois, l'agent d'un tel acte. Un amour qui ouvrirait sur l'habitation réinventée du nom propre du sujet.

The Possibility of the Subject

Jean-Jacques Blévis

Might we have forgotten something which current and recent history have undertaken to remind us in no uncertain terms, namely that psychoanalysis may only be practiced under democratic and free regimes? However just because real political liberties are the absolute condition for the possibility of psychoanalytic practice must not distract us from a question that is as crucial as it is difficult to delve into, namely the question of freedom as such – freedom not only outside psychoanalysis, but at its very heart, within the cure itself.

What can we expect from a psychoanalysis?

The basis of my response to this question will stem from both a paradox and a difficulty entailing debate and perhaps even controversy. It will revolve therefore around the question of freedom, whilst attempting to tie this question in with those of nomination and of the act.

“Freedom” is a signifier which has been subjected to every metaphysical inclination, and yet every person who begins an analysis hopes to gain a margin of freedom thereby. This is so not only through the lifting of his or her symptoms and of the *jouissance* he draws from them. No – the paradox is rather that he who commits so much of himself to an analysis, and who pays a high price for doing so, expects to undergo an unprecedented subjective experience. One that is entirely the opposite of an expectation, but rather is the consequence of an act which subverts the places of subject and object.

Let us agree therefore that there exists a paradox in placing a signifier like “freedom” in the primordial position here, since the transference results from how the subject supposed to know favors the rise of alienation. Indeed such is one of the reproaches habitually leveled against psychoanalysis, and it is starkly echoed by analyzands voicing their angst or fear that the analysis and the transference onto the analyst will enclose them in a relationship of dependency. Thus, indeed, we must not only sustain the paradox of the transference, we must also account for it theoretically. The transference is first and foremost, during an initial period which may be long, this bond of alienation that we agree to maintain with the analyzand, until such time as it is transmuted into another bond that conveys greater freedom and even, to the extent possible, an end, when the symptom loses its stranglehold, up to the symptom’s point in the Real “after which it no longer thirsts,” as Lacan says. It no longer thirsts for meaning, I would add. What makes analysis, though not a science in the strict sense of the term, universal in scope, if not this aim of pinpointing the structure of the most singular aspect of a subject’s symptom, (its point in the Real that is the wellspring of every invention)?

The question of the name, of the proper name of a subject, is a decisive question for psychoanalysis, bearing in mind that for Lacan “deep down the neurotic is ‘Without-Name.’” Although the proper name is not reducible to a subject’s paternal or first name, insofar as these are first and foremost answers to social and familial expectations, experience requires us to admit that if an analysis is pushed far enough, no analyzand can spare himself a confrontation with his paternal name: the one he bears, or has lost, or which has been transformed over the course of history (a conference on this topic was held recently in Jerusalem). Such confrontation is scarcely encountered directly during analytic cures other than via the play of primordial signifiers comprising the materiality of the

name, which are unearthed in the construction of the fundamental fantasm, wherein the proper name as it were staples (“agraphe?”)³ the unconscious. But sometimes this confrontation may manifest itself more violently. In manic episodes for example, the subject finds himself directly faced with his proper name (*nom propre*) and sees it reduced to a common noun or thing (*nom commun*). Or further still, along the path of melancholia, his name and existence itself are radically put into question.

The subject’s proper name affords a glimpse of the stakes raised by nomination. In particular it is via a subject’s relationship to his name that the superego may be re-questioned in an other way – the superego as what I would call the unlivable imperative of a “*jouissance qu’il faut*” *qu’il ne faut pas*.⁴ I have already sought to demonstrate this bond in two texts⁵ that use the writings of Primo Levi to explore what was at stake for him in the traumatic dream which insistently haunted his nights after Auschwitz. This veritably atrocious nightmare stripped bare a traumatic and literally crushing relationship to “Levi,” his proper name, which had become deadly, uninhabitable for him in the wake of the *Lager*.

Uninhabitable, whether it always has been or has become so, the proper name is the face itself of the most archaic superego there is. As Lacan has pointed out this superego – “at once both the law and its destruction” – ends up “being identified with that which is the most ravishing, the most fascinating, of the subject’s primitive experiences. It ends up being identified with...the face (figure) of ferocity, with figures tied to the most primitive traumatic experiences which the child suffered through, whatever they may be.”

And yet it is precisely because the name does condense the subject’s most primordial signifiers, those which constitute the root of language itself for him, that this name binds him to the human community. The condition for this bond to survive holds that the newborn infant’s first call to Other must be heard and recognized, and that the infant be made to know this by an Other who names him, via this act alone. This is a call that is therefore, in my view, the joint act of both the child as well as the Other, who gives it a signification that exceeds all meaning. It is a call that is, at base, a call to being, the creation of a transitional space that is the locus and wellspring of every creation of a signifier. The child must first *be* prior to being de-subjectified, lest this desubjectivization reduce him to being *only* an object, a pure reject relegated to non-being alone. This first call addressed to the Other is a call constituted in this “between-them-two” (*entre-deux*) conveyed by the voice of the not yet subject. It counts as sign and not yet signifier, like a “bottle at sea,”⁶ a sign launched toward the Other, a “word”/sign carried off towards, as Celan puts it, “something that remains open, available, [towards] a ‘You’ perhaps.” This utterance, “A

³ TR: the French “agrafer” means to staple, but here JJB places in parentheses a new spelling, “agrapher,” in order to, in the author’s words, play off Lacan’s famous interest in the function of graphs and graphing.

⁴ TR: literally, “the *jouissance* that is required’ not to be required,” meaning a *jouissance* that the superego paradoxically enjoins the subject not to need.

⁵ “Reste à transmettre, le rêve traumatique de Primo Levi,” (Remaining to be transmitted: Primo Levi’s traumatic dream), in *Figures de la psychanalyse*, n°6, and “Leggere la vita, Lire le nom?” in *L’Inactuel*, n°13.

⁶ “Since it is one of language’s modes of apparition and is therefore, as such, in essence dialogical, the poem may be a like a bottle at sea, launched into the water in the belief, (not always supported by much hope of course), that it might some time some way be drawn to some land, the Heart Land perhaps. In this way poems are also en route – they set out for. For what? For something that remains open, available, for a You perhaps, a You to speak to, a reality to speak to.” Paul Celan, *Le Méridien et autres proses*, (Paris : Seuil, 2002), p.56-57.

speech” without words, conveyed by a voice, is already an anticipation of the maternal “lalangue.” Such babbling “speech,” I would add, evinces a mysterious affinity with poetry.

Which relationship between poem and psychoanalysis, you might ask? This primordial signifier, the binary signifier or *vorstellungrepräsentanz* of primary repression, is only created to the extent the Other receives and hears this first utterance, (and isn’t every poem also an attempt to rejoin and re-engage language (*la langue*) on the basis of this first utterance?); only to the extent the Other who does not exist identifies the child’s outline and recognizes it via a vocal address. No doubt the subject is alienated in the other through such recognition, but it is also already a subject whose existence the Other is presupposing. It is furnished with a potential power of separation, and the function of freedom lies therein. The tragic destiny of “Child Hurbinek,” recounted by Primo Levi in *La Trêve (Truce)*⁷, is a testament of primary significance in this respect.

In this relationship to the name the function of freedom is both at work and tied to the constitution of the subject himself. After having asserted that the desire of the analyst was not a pure desire, Lacan noted, in a manner that is not easy to understand, that at the end of analysis this desire is a “desire to obtain absolute difference, that difference which intervenes when, confronted by the primordial signifier, for the first time the subject is in a position to subject himself to it.” How can we hear other than as a nearly insurmountable contradiction this idea that the subject would have to, in the end, subject himself to a primordial signifier? What is an analysis that declares such an objective even though every analyzand comes to it seeking a way out of his or her numerous subjections?

The subject’s proper name, the paternal name of course but other names, even secret ones, as well, simultaneously condenses and contains his most primordial signifiers. A name succeeds at metaphorizing this solitude that is uniquely the subject’s own, and which only this lived name authorizes. In analysis the analyzand’s dreams, fantasies, failed acts, forgettings and jokes are simultaneously objects and instigators of the extracting of his signifiers, until a point in the Real is reached that constitutes the locus of time and invention itself.

Such is, in my view, the experience that makes it possible to undergo an analysis. Every true experience is an extreme experience, in this sense of being a passage to the limit of that which had never taken place. It is also in this sense that every analysis is the promise of an experience to come, the promise of an act whereby the analyzand achieves the realization of a subjective experience followed through to the point of the loss and forgetting of the object that conditions his entry into subjective existence. The only thing we can ever truly lose is that which has finally stopped not writing itself. The object is forgettable and, in a way, the person who served as the medium of its entry into existence may be too, but the transference that will have enabled this, in its bodily real, though itself no one’s body, is unforgettable.

The subject’s separation requires an obligatory passage through a time of desubjectivization, what Lacan referred to as “scraping the subject off of the subjective” (*décrotter le sujet du subjectif*).

As in the case of the subject’s proper name, the so-called primordial (sometimes “originary”) signifier is irreducible to any meaning, and the truth of this makes it possible to identify why the important thing in an interpretation is not that it convey some significance, but rather that the subject see, “beyond this signification, which signifier

⁷ TR: In the US: “The Reawakening.”

(irreducible, traumatic non-sense) he is as subject subjected to.” To this Lacan then adds a bit further on in the same seminar of 17-June-1964 that:

“Insofar as the primordial signifier is pure non-sense, it becomes the conveyor of the infinitization of the significance (*valeur*) of the subject, not at all as openness to every meaning, but the abolishing of each and every one, which is different. This explains why I was unable to deal with the relationship of alienation without bringing the word freedom into play. That which effectively grounds the function of freedom within the radical sense and non-sense of the subject is, properly speaking, this signifier that puts all meanings to death.”

Analysis brings this function of freedom into play. No exit, no separation from melancholia, no working through of mourning, no desire of the analyst, without this destitution of all the meanings of the signifier to which a subject is subjected. This is but one of the few ways out of this “murder,” which may just as easily be “soul murder” as masochism. However interpretations, the psychoanalytic act understood in its most incisive and limited sense, are not enough to inscribe the subjective function in a lasting way. Freud insists that what is required for this is “*dürcharbeiten*”, “working through.”

Therein lies a clue for revisiting the image we currently maintain of the act in analysis, a clue that will enable us to avoid limiting it solely to that which nevertheless remains one of its essential moments, namely the return, to the great surprise of the two protagonists, of a repressed signifier, and the subjectifying effects it produces. Freud, it will be recalled, ended his great testamentary text of 1937 on this question of the “*unendlich*,” on that which raises an obstacle to the ending of analytic cures. What persists in resisting and remains enigmatic has a name – the drive. Within the drive’s economy something on the order of its strength and impulse remains unmasterable and untamable. No doubt it is at this point of excess, at this limit, that every partial drive’s contribution to the death drive is revealed, where we perceive it most radically. Something on the order of the “*unendlich*” will always accompany the drive.

But that being said, what vicissitude other than repression can we attempt to furnish for this untamable drive in our analytic cures, and this despite the fact that this term Freud employs, “taming,” conveys more ambiguity than it evinces in French. “*Bandigung*” manifestly means taming, but it also makes something heard on the order of a bond, of knotting, of a semantic contact with the term “*Bindung*”, meaning something symbolic that is not only imposed from the outside, or reflective of the demands of civilization.

Lacan, who constantly insisted on the importance and decisive place to be accorded to the psychoanalytic act in analysis, himself acknowledged, though much more discretely, that such act, understood in the restricted sense of interpretation, did not suffice on its own. However we know the primordial place he accorded in clinical practice to the signifying cut, to punctuation, to the scissions of short, even ultra-short, sessions.

He revealed this insufficiency in numerous ways without ever delving into the issue head-on. It is worthwhile to emphasize in what terms and on what occasion he formulated it the most clearly.

On 24-June-1964, just prior to ending the final session of his Seminar “The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis,” he does not dance around this question. This is an extremely dense session, the most compacted of the entire year, whose topic is the end of analysis and the way out of the transference – in a word, how to live the drive beyond the fundamental fantasm?

Indeed therefore with Lacan as well we find, again and still, the drive at the end, at the end of the transference, at the end of analysis...which is to say the question of the subject's relationship to the Real.

It is at this moment that Lacan points out the following thing:

“There is only one psychoanalysis, the didactic one – meaning a psychoanalysis that has looped through this loop to its end. The loop must be gone through several times. Indeed the only way to account for the term “*durcharbeiten*”, the necessity of working through, is to conceive the loop as something which must be gone through several times.”

To which he appends the following oft omitted addition:

“I will not delve into this here because it introduces fresh difficulties and because I do not want to cover everything, since here we are dealing solely with the foundations of analysis.”

I cannot emphasize enough that what Lacan himself dubs “fresh difficulties” arise at the very moment when he is situating not only the enigma but also the insistence of the Real, (after Freud I mean), at the level of the subject's relationship to the drive.

We might imagine that the fifteen years of seminars that were to follow would furnish a response to this question, a working through as it were, but we must admit it would never be revisited as such. Here as well, Lacan's stubborn unwillingness to explain that which persists in not working in analytic cures would lead him to his final constructions concerning the place and functioning of the *sinthome* in psychical structure. At stake here is not only a new relationship to the symptom, (to the “hitch” in the symptom we might say), to the symptom as it is employed not only to supplement for that which is lacking; but rather as the “supplement – invention” of a bit of the Real, an invention of one or several signifiers lifted from the cutting edge of the Real and transmuted into an inventive power, there where the subject is most lacking. This means that, faced with the difficulties encountered in the cure, confronted with the resistance of the real of the drives, Lacan pushed and repushed its limits to a very great extent.

It is here, it seems to me, that we might accord a place to sublimation, but a sublimation whose usage would be broadened and reworked in Freud's and even Lacan's wake. A sublimation that also may not be heard other than from the perspective of an act, via a sort of redoubling of the act that lifts the repression to which it is tightly knotted.

No doubt you will recall, (as Claude Rabant reminded us in the most recent preparatory session for this very conference), that Freud's great testamentary text ends with the avowal of a refusal of the feminine, a rejection even, that is effected by both men and women as well. Might the instigation of sublimation enable us to conceive, otherwise, a reintroduction and a reinscription of feminine *jouissance*?

The only means of support we possess to grapple with the untamable drive is the transference. Transforming, metamorphosing and transmuting the drive's various vicissitudes entails an effecting (*action*), an act, that wagers on sublimation by not limiting itself to repression (and its other face, the return of the repressed). Such an effecting, such act, aims to knot repression and sublimation in a way that places masculinity and femininity in tension with one another. I will stop today therefore with this question, leaving, for a work to come, another that conditions it, namely the question concerning the transmutation which transference love must undergo in analysis in order to become, as a more real love this time, the agent of such an act. A love that would lead the subject to inhabit his proper name in a reinvented way.

